

ORAGES SUR L'UBAYE

Conférence faite aux officiers de la Vallée, le 5 Mars 1938 par le Colonel DESSAUX, Commandant l'Ubaye

Le Général Cartier a prescrit qu'il serait fait, dans chaque vallée, une conférence ayant trait h une campagne dans les Alpes et si possible dans la région de la garnison.

Ce n'est pas facile pour l'Ubaye, car nous ne sommes pas sur un théâtre d'opérations principal. Aucune campagne ne s'est entièrement déroulée dans la vallée, mais seulement des actions secondaires, assez décousues, étroitement liées à une opération plus importante qui sort complètement de notre région.

Mais il n'a jamais été le théâtre d'une campagne, l'Ubaye n'en a pas moins connu, maintes fois, le passage des gens de guerre, avec tout ce que ces migrations comportaient de pillages d'incendie, de meurtres, et de ruines et le Brec du Chambeyron vieux sphinx qui veille sur ses cols a vu bien des orages s'amonceler sur sa vallée.

Donc, si vous le voulez bien, ne pouvant étudier une seule campagne, nous jetterons dans l'Histoire quelques coups de sonde. Qu'en ramènerons-nous ? Je n'en sais rien, pas grand-chose peut-être, mais une étude du passé n'est jamais inutile en ce qu'elle donne à réfléchir, permet de comprendre le présent et de préparer l'avenir.

Jetons, d'abord, un coup d'œil rapide sur le terrain. Parler de guerre en montagne, c'est parler de **Perméabilité**.

Or la perméabilité ne dépend pas seulement du terrain plus ou moins difficile, mais aussi de la possibilité d'y transporter des hommes, des vivres et du matériel, c'est-à-dire des voies de communication

Parmi ces voies, il y a celles qui sont utiles à la défense les rocares - et celles qui sont utiles à l'attaque - les voies de pénétration.

Le terrain ne change pas.

Mais je ne vous causerai pas une grosse surprise en vous disant que les voies et les moyens de communication changent, se multiplient et s'améliorent très rapidement. C'est là le facteur variable de la pénétration.

Pour commencer, j'appellerai votre attention sur un petit point qui n'est pas sans importance. Vous connaissez tous le pas de la Tour, à l'ouest et après le Lauzet, eh bien ! Imaginez le confluent du ravin de la Tour et de l'Ubaye avant la construction de la route.

Il y avait un passage très difficile et très étroit, qu'un sentier piéton franchissait en lacets serrés et en escaliers, un « tourniquet » comme disaient nos ancêtres et il devait être bien dangereux et bien impressionnant pour que tous les voyageurs, civils et militaires qui passent en Ubaye jusqu'en 1830 le signalent dans leurs rapports.

Toute l'histoire de l'Ubaye tient à ce tourniquet.

- L'Ubaye qui est provençale n'a aucune communication avec la Provence.
- Elle a des communications faciles avec le Piémont par le col de la Madeleine, avec le Dauphiné par le col de Vars, mais elle n'en a pas avec Digne, avec Gap ou avec Aix.
- Le tourniquet du Lauzet en fait une vallée fermée, une sorte de combe.

Cette situation entraîne un certain nombre de conséquences :

- conséquence ethnique : comme toutes les vallées fermées, l'Ubaye est peuplée de réfugiés fuyant un danger quelconque. Sa population n'est ni piémontaise, ni dauphinoise ni provençale mais continue un centre ethnique indépendant ou toutefois l'élément français domine par ce que l'histoire intérieure de la France a été beaucoup plus troublée que celle du Piémont. A cette raison, il faut joindre l'influence qu'a eu sur la vallée le diocèse français d'Embrun dont la juridiction n'a jamais été influencée, jusqu'à la Révolution par les variations politiques de la frontière.

- conséquence politique : l'Ubaye des XV^e et XVI^e siècles n'a jamais très bien su si elle était piémontaise ou française.

- conséquence économique : la vallée a toujours joui d'une indépendance à peu près complète, étant d'accès difficile. Les Comtes de Provence comme les Ducs de Savoie ont toujours été très généreux pour l'Ubaye sur laquelle ils n'avaient aucun moyen d'action.

- conséquence militaire : nous allons les voir :

Jusqu'au règne de Louis XIV, l'histoire de l'Ubaye est extrêmement confuse. Elle fait d'abord partie du Comté de Provence.

En 1332, la France cède Coni et la Stura à Amédée le Rouge, Duc de Savoie. L'Ubaye, de sa propre autorité se donne aussi à la Savoie, sans d'ailleurs, que les Comtes de Provence y attachent une grande importance et fassent autre chose qu'une protestation platonique.

En 1515, il y a tout de même un passage de gens de guerre à signaler. François 1^{er}, allant de Lyon en Italie avec une trentaine de mille hommes, à travers la Savoie neutre, trouve le Pas de Suse occupé par les Suisses.

Ne pouvant utiliser ni le col du Mont-Cenis, ni celui du Mont-Genève et guidé par des Piémontais, il a l'audace de prendre un itinéraire entièrement nouveau : Grenoble, Gap, Guillestre, le Col de Vars, le col de la Madeleine, la Stura. L'histoire locale prétend que n'osant pas s'engager dans la Reyssole, il passe par le Col de Mirandol et le plateau de Mallemort.

En 1538, l'UBAYE revient à la France (Trêve de Nice).

En 1559, elle est restituée au Piémont.

En 1690, la frontière des Alpes connaît pour la première fois la vedette :

1690.

L'UBAYE est à la Savoie depuis 1559 (traité de Cateau-Cambrésis).

La frontière passe par Exilles, Fenestrelle, Pignerol, Ferrero, Le Col Saint-Martin. Elle laisse à la France l'enclave de Château-Dauphin et les deux branches de la Maïra, rejoint la crête quelque part vers la Font-Sancté, passe au Col de Vars, suit le Parpaillon, le Grand-Bérard, la crête bordant l'Ubaye au nord (Col de la Pare, Col des Orres, montagne de la Mazelière).

Elle descend dans la vallée par le ravin de la Blache et remonte sur la rive gauche par le ravin de la Tour, suit ensuite la crête de Dormillouze, passe aux cols de Valgelaye (Allos) de la Cayolle, laisse à la France la Vallée du Haut-Var (Guillaumes et Entrevaux sont français) et après une forte pointe vers Saint-Auban, rejoint le Var à Saint-Laurent.

Comme voie de pénétration un seul chemin muletier et qui n'est pas des meilleurs car il n'est pas pavé comme ceux de Provence, vient du Piémont par le col de la Madeleine, suit l'Ubayette, passe aux Gleisolles, au village de Tournoux, évite la Reyssole en passant au-dessus, puis le Mélezen, le col de Vars et Guillestre.

A Guillestre il rejoint le chemin « chariotable » de Briançon à Gap par Embrun, Savines, Prunières, Chorges,

Partout ailleurs, chemins piétons ou mauvais muletiers.

Comme rocade, il n'y en a pas et la seule utilisable est la Durance.

Victor Amédée II, duc de Savoie, vient de donner son adhésion à la Ligue d'Augsbourg II n'est guère satisfait de sa frontière et voudrait la rectifier

Les rois de France, en effet, ont toujours pris soin de conserver la possession des hautes vallées Piémontaises.

Ils tiennent Exilles sur la Doire Ripaire, Fenestrelle sur la Ghisone et Château-Dauphin sur la Varaita. Jusque-là, c'est admissible et Château-Dauphin a toujours été la porte historique du Dauphiné. Mais Richelieu a vu plus large et occupé Pignerol et Pignerol, en plaine à 37 kilomètres de Turin est une menace que le Duc de Savoie ne peut admettre,

Le Commandant de l'Armée des Alpes, c'est Catinat.

Il a peu de monde, 77 bataillons et 27 escadrons et ses places en mauvais état, manquent d'artillerie et de munitions.

Malgré ces difficultés, il essaie immédiatement de barrer les vies d'invasion ennemies. En 1690, il enlève Suse ce qui couvre le Mont Cenis. Il tient Pignerol qui couvre le Mont Genève. Restent les cols de Tende et de la Madeleine.

En 1691, il enlève Nice par surprise et contrôle ainsi le Col de Tende, mais il échoue devant Coni et le Col de la Madeleine reste ouvert.

En 1692, Victor Amédée prend l'offensive à son tour et ses troupes avec leurs auxiliaires habituels, 4 000 Vaudois et protestants français (sous les ordres de Schomberg, le fils du maréchal), les Espagnols du Milanais, les contingents bavarois de Haute Autriche, se concentrent au printemps à Coni et aux embouchures de la Varaita et de la Stura. |

Catinat admet, à priori, que son objectif sera Suse ou Pignerol. Il reste en observation dans la région de Fenestrelles, prêt à se porter à Suse par le col des Fenestres ou sur Pignerol par la Ghisone.

Or Catinat se trompe. Victor Amédée que conseilla le Prince Eugène a des desseins beaucoup plus vastes et beaucoup moins précis. Il veut se porter sur le Diois et le bassin de la Drôme où il pense que les protestants et les nouveaux convertis sont mûrs pour la révolte et c'est par l'Ubaye qu'il attaque.

Le 27 Juillet 1692, les avant-gardes savoyardes passent par le Col de la Madeleine, descendent l'Ubayette, puis les Gleisolles et Tournoux et se portent sur le Col de Vars où elles bousculent un détachement français et investissent Guillestre.

Guillestre prise le 30 Juillet, Victor Amédée marche sur Embrun et l'investit le 4 août.

Voyons les réactions Françaises :

Catinat a été surpris.

Dès que le mouvement ennemi se dessine, il se porte sur le plateau de Mont Genève, prêt à intervenir par une attaque de flanc.

Mais Victor Amédée est couvert. Pendant que son mouvement se faisait par l'Ubaye, Schomberg avec ses Vaudois et les protestants français passait par les cols Saint-Martin et Lacroix. Le 2 août, il est à Aiguilles, le 3 à Villevieille et Catinat qui fait lui-même une reconnaissance par le col de Peas manque de se faire prendre par ses coureurs.

Le 6 août seulement, les Français se portant sur le col de Peas. Schomberg n'y est plus. Il n'a pas pu enlever Château-Queyras bien défendu par un M. Lesche et, astucieusement, il a filé par l'Aigue Blanche, les cols de Saint-Simon et Fromage et arrive le 8 Août au Pont du Roi par le Cristillan.

Pendant ce temps, le siège d'Embrun se poursuit, la place est mal armée, elle n'a que 10 vieux canons de fer sans affût, guère d'autres boulets que ceux que l'ennemi lui envoie et les vivres sont rares. Elle résiste pourtant jusqu'au 15 Août où elle capitule avec les honneurs de la guerre. « Quiconque, écrit Catinat, verra Embrun trouvera que c'est en avoir tiré un parti bien avantageux que de l'avoir fait durer 10 nuits de tranchée ouverte ».

Après la chute d'Embrun, la situation est la suivante :

Victor Amédée tient solidement Guillestre. Il a un corps d'infanterie de 4 à 5 000 hommes à Risoul et un corps de cavalerie de 15 à 1800 chevaux au Plan de Phasy. Ainsi couvert, il marche sur Gap.

Catinat qui ne se sent pas assez fort pour contre-attaquer colmate.

Il installe un barrage sur la Durance au camp de Pallon, la gauche à Roche de Rame, la droite à Freyssinières .

Il tient toujours le col de Peas et Château-Queyras.

Sa cavalerie couvre Grenoble en occupait la région de Gap, Savines, Col Bayard.

Du côté de la Provence, de Grignan qui commande, a mis ses frontaliers en place et tient Pontis, Ubaye, la Bréole, Seyne, Guillaumes, Entrevaux et plus en arrière Sisteron et Digne.

Les opérations se poursuivent normalement. Victor Amédée bouscule la cavalerie française qui, bien qu'ayant mission de résistance à outrance, ne peut se ressaisir et s'arrêter qu'à Aspres-les-Corps.

Il enlève Gap sans difficulté.

Une colonne commandée par le prince Eugène et Parella est venue tater la défense de Provence. Partant de Savines, elle a enlevé le vieux château de Pontis et s'y arrête, intimidée par l'attitude résolue des défenseurs de la Bréole et d'Ubaye.

Ici, permettez-moi une digression :

Vous rendez-vous compte de ce qu'étaient les liaisons de Catinat dont la gauche était à Château-Queyras et la droite à Aspres-les-Corps avec l'Oisans entre les deux.

Vers sa gauche, Catinat a fait construire un chemin direct qui porte encore son nom, entre Roche de Rame et Château-Queyras par le Cos, les Cols Garnier et Furfande et Arvieux.

Vers sa droite, tant que Gap tient, les communications se font par le col de la Freyssinières ou col de Tourettes, Orcières et Saint-Bonnet. Après la chute de Gap, il est forcé de passer par la Vallouise, le pas de la Cavale et le Valgaudemar ou de tourner le Pelvoux par le Nord (Lautaret, Vallée de l'Oisans, col d'Oron).

Ces difficultés de liaisons sont effarantes et pourtant Catinat réussit à se maintenir constamment en liaison avec ses détachements et à faire passer assez d'infanterie de Palon à Aspres pour étayer ce dernier barrage.

L'expédition de Victor Amédée bien commencée, finit mal.

- il est trop loin de sa base et il lui faut trop de monde pour garder ses communications.
- la révolte escomptée en Diois ne se produit pas.
- les habitants du Dauphiné se montrent peu maniables et très enclins à la guérilla (Philis de La Tour du Pin)
- par surcroît il est malade.
- enfin pour comble de malheur, les mois d'août et septembre 1692 sont épouvantables et dès le début septembre la neige couvre la montagne d'Embrun.

Vaincu par toutes ces difficultés, Victor Amédée cède aux sollicitations de ses lieutenants et donne l'ordre de retraite.

Le 12 septembre les alliés quittent Gap, le 20, l'arrière garde passe à Guillestre et Catinat écrit à Louis XIV : « Les ennemis sont, d'hier soir, hors des terrains de votre Majesté et ont tenu la route du Col de Vars. Il n'a paru possible de leur faire subir aucune perte pendant leur retour, tant la situation du pays leur est favorable. »

Cela ne sonne pas comme un bulletin de victoire, aussi dès le printemps 1693, Vauban « le bâtisseur » venait, de concert avec Catinat, examiner les moyens d'améliorer la défense de la Durance.

De cette étude qui constitue le premier plan de défense de l'Ubaye, il résultait un programme de travaux :

-construction de Mont Dauphin pour barrer à la fois l'axe d'attaque, principal du Col de Vars et l'axe secondaire du Queyras.

- construction de Saint-Vincent pour couvrir la Provence avec mission principale d'interdire à l'ennemi le col Saint-Jean et la route de Seyne, ce qui explique que le premier ouvrage construit (l'actuel Fort Joubert) fait face à la Durance et non pas à l'Ubaye - toujours gardée par le tourniquet du Lauzet.

- comme corollaire, occupation momentanée de l'Ubaye, pour couvrir les travaux.

Les projets techniques de ce temps étaient vite approuvés.

En Juin 1693, les troupes françaises entraient en Ubaye et Catinat installait son camp à Tournoux que son premier soin était de relier à Embrun par le chemin du Parpaillon.

En 1700, Mont Dauphin était terminé et le village que Vauban avait voulu dans l'ouvrage même, comptait déjà 25 maisons.

Dans le même temps, Saint-Vincent sortait de terre et était relié à Seyne par un chemin chariotable.

En 1697, au traité de Turin, l'Ubaye revenait à la Savoie et les Français évacuaient Tournoux. Cela avait peu d'importance, les ouvrages nouveaux étaient d'ores et déjà en état

de se défendre.

Les Français évacuaient aussi Pignerol qui intéressait la Savoie beaucoup plus que l'Ubaye.

1703

Nous sommes maintenant en 1703.

En 1700, à la mort de Charles II, Louis XIV a décrété, un peu prématurément, la suppression des Pyrénées et accepté pour son petit-fils le trône d'Espagne.

Une coalition, Angleterre, Hollande, Empire a immédiatement répondu à cet accroissement d'influence française. Ce fut la guerre de succession d'Espagne.

En 1703, le Duc de Savoie qui était resté jusque-là fidèle au traité de Turin, change de camp. C'est toujours Victor Amédée II.

A sa défection, la France occupe la Savoie et le Comté de Nice, puis sur le versant oriental des Alpes Suse, Pignerol et l'Ubaye.

Les voies de communication n'ont pas changé, cependant : - le muletier de la Madeleine à Vars s'est amélioré et est devenu chariotable passant par Meyronnes et le camp de Tournoux.

Ceci tient à ça qu'au XVI^e siècle les guerres amélioraient toujours les voies de communication. Les gens de guerre ne travaillent pas beaucoup mais ils savent fort bien faire travailler.

- la création de Saint-Vincent a fait naître un nouveau chemin chariotable également entre cet ouvrage et Seyne.

En 1707, opérations actives dans le sud-est. Les alliés dirigent sur Toulon une forte attaque par mer et par terre.

Le Maréchal de Tesse qui commande en Ubaye et se trouve à Tournoux dirige sur la Provence toutes ses forces légères disponibles par l'itinéraire Uvernet, les Agneliers, col de Valgelaye, Allos Colmars, Castellane. Ses convois passent par la Durance.

C'est la première fois qu'on utilise le col de Valgelaye qui s'appelle maintenant col d'Allos pour un mouvement de quelque importance. Il ne devait pas être des plus faciles, car 50 ans plus tard M. de Paulmy qui y passe en inspection qualifie son itinéraire de « chemin étroit, tortueux, horrible par lui-même et par les précipices qu'il côtoie ».

L'attaque contre Toulon échoue et les troupes de M. de Tesse rentrèrent en Ubaye.

Mars 1709, le Maréchal de Berwick prend le commandement de l'armée des Alpes.

Avant toute question militaire, c'est la vie matérielle de ses hommes qui l'inquiète. Primo vivere... et la situation à ce point de vue n'est pas brillante.

Pour tenir la frontière de Nice au fort de l'Ecluse il a 84 bataillons et 30 escadrons. C'est suffisant, mais il a peu de vivres, peu de munitions, pas d'argent du tout et pas grand-chose à attendre de la Cour hypnotisée par le théâtre d'opération des Flandres.

« Il n'y avait pas, dit-il, pour assurer la subsistance journalière des troupes jusqu'à la fin mai. »

Berwick cherche « des expédients pour garder cette frontière ». Il en cherche et il en trouve, frappant à toutes les portes, demandant du grain en Languedoc et en Franche-Comté. Il fait des réquisitions en Savoie, en Provence. Il arrête une voiture portant 100 000 écus de Marseille à Paris en emprunte 100 000 autres à Lyon, fait flèche de tout bois et arrive à assurer la solde et le vivre de son armée pour la campagne.

Dès qu'il est tranquille sur ce point, il visite la frontière car Berwick n'est pas un Alpin et ne connaît pas la montagne mais quel admirable coup d'œil.

« La défensive, écrit-il, était difficile car un ennemi qui se tenait dans la plaine du Piémont et avait son projet formé, pouvait se porter tout d'un coup et avec toutes ses forces du côté qu'il voulait au lieu qu'incertain de ses desseins nous étions obligés de nous séparer pour avoir attention de partout... Ainsi était-il vraisemblablement que nous serions percés en quelque endroit. »

Il conçoit alors son plan de défense qui est trop connu pour que j'insiste :

Une ligne de rocade appuyée par des points fixes. Les axes d'attaque de l'ennemi barrés par des camps où les troupes trouveront le vivre et le couvert.

La rocade passe par le Var; Entraunes, la Cayolle, Barcelonnette, Col de Vars, Briançon avec une variante par Guillestre Arvieux, Col des Ayes. Briançon, puis col du Galibier, route de l'Arc, Montmélian.

Pour couvrir la rocade et barrer les axes ennemis, il construit des camps, aménagés, défendus par des redoutes et permettant de vivre même pendant la mauvaise saison :

- en Provence Le Broc
- en Ubaye Tournoux
- en Queyras Le Rou
- en Maurienne Valloire et Saint-Jean
- à la frontière même. Barreaux

Berwick a vu immédiatement le point faible du plan Catinat et la cause de ses déboires en 1692. Son plan établi, il attend avec confiance. Il écrit : « Ma conception parait, d'abord, fort extraordinaire et fort difficile, mais aisée. Il ne s'agit que d'être bien averti des mouvements ennemis et faire ses navettes à propos. L'un et l'autre est très facile car par ma position, on voit venir l'ennemi de si loin que l'on peut arriver toujours à temps. »

Plus loin : « Quand on est maître des hauts, on arrête son ennemi et c'est ce que j'avais eu l'intention de ménager dans la ligne que je m'étais proposée ».

Berwick a pris son commandement en Mars 1709. Sa reconnaissance est du 26 Avril. La lettre que je viens de citer est du 8 mai. Ces dates se passent de commentaire. Berwick faisait vite. Il avait raison de se hâter. En juillet, l'attaque eut lieu. L'ennemi partant de Suse franchit le Mont-Cenis. Berwick glisse sur sa gauche, dégarnit l'Ubaye et porte sa réserve à Mont-Dauphin.

L'armée piémontaise qui essayait de soutenir les opérations engagées en Haute Alsace et comptait hiverner en Savoie réussit à atteindre Annecy qu'elle ne peut dépasser. L'opération en Haute Alsace échoua et la campagne se termine par une retraite.

En 1710, Victor Amédée essaie de rééditer l'opération de 1692.

A la fin de juin, Berwick apprend par son 2^e Bureau qui, dirigé de Briançon par le général Dillon, semble avoir eu un excellent rendement, que les Piémontais, tout en manifestant une grande activité vers Oulx et Aoste, se rassemblent à Coni et Démonte.

Catinat, dans le même cas a opéré un rassemblement au Montgenèvre et laissé couper la Durance.

Berwick dont le dispositif est infiniment plus souple, porte au moyen de ses « navettes » :

- à Seyne, 2 régiments de dragons
- à Tournoux, 10 bataillons
- à Guillestre, son Q.G. et 12 bataillons
- en Queyras, 7 bataillons
- à Briançon, 19 bataillons
- en Maurienne, 7 bataillons
- en Tarentaise, 2 bataillons et 27 escadrons et il attend.

Le 21 juillet, le comte de Thaun avec une vingtaine de mille hommes franchit le Col de la Madeleine, enlève le château de Larche.

Il a deux flancs-garde dont l'une passe par le Longet, l'autre par Pourriac et les Granges Communes.

Exactement comme en 1692.

Seulement, au lieu d'atteindre sans combat le Col de Vars, de Thaun tombe sur Tournoux et la position est si forte qu'il n'ose l'attaquer. Il glisse alors par la Peyrassse, franchit le Valonnet et campe à Fouillouse le 26 Juillet - 5 jours après son départ.

Le 27, il attaque le Castelet et Saint-Paul et aborde enfin le col de Vars. Berwick qui a porté son P.C. au château de Vars l'attend et de Thaun qui sent toujours sur sa gauche la menace du camp de Tournoux, à 3 heures de marche, n'ose pas s'engager.

Après réflexion fort incommodé par ses grands gardes et escortes de convois, il renonce à ses projets, met une partie de ses forces à la disposition de la défense de la vallée de l'Oulx et regagne Démonte, sans gloire, par le Col de la Madeleine.

L'itinéraire que suivit ce détachement dirigé sur la Doire Ripaire est assez intéressant.

Maurin, Col du Longet, Varaita de Chianale, Col d'Agnello Vecchio, Col vieux, Abriès. Ici Berwick craignait un instant qu'il n'attaque le camp de Rou, « ce qui est ennuyeux la conservation de ce point étant très importante, écrit-il, d'autant que je considère Queyras comme le chemin couvert de Briançon. Si les ennemis s'en étaient emparés, nous ne pouvions qu'avec danger ou grosse escorte aller d'Embrun à Briançon. »

Ses craintes sont bientôt dissipées, l'ennemi prend le col de la Mayt et gagne la haute Doire.

En 1711, Victor Amédée fait une nouvelle tentative.

Berwick apprend que les troupes de Savoie se rassemblent dans la région de Coni. C'est donc une menace pour Nice ou pour l'Ubaye. Il prend ses précautions :

- 10 bataillons à Tournoux
 - 4 " Saint-Martin d'Entraunes
 - 4 " à Saint-Laurent du Var
 - 15 " à Briançon et en Queyras
 - 15 escadrons entre Gap et Fréjus
 - 4 dans la Vallée du Rhône
 - 5 bataillons et 7 escadrons en Maurienne et en Tarentaise.

« Je pouvais dit-il, arriver en 5 jours sur le Var avec 36 Bataillons et 22 escadrons. Si l'ennemi se portait sur la Maurienne ou Tarentaise, j'y aurais été 3 jours plus tôt que lui, avec autant de troupes qu'il m'aurait plu ».

L'attaque se produisit sur la Savoie au début de juillet. Berwick fit faire un à gauche à ses troupes et parce qu'il savait qu'il restait deux bataillons ennemis dans la Stura, laisse sa droite à Tournoux.

Arrêté au camp de Barraux, l'ennemi est ramené « Tambour battant » et Berwick pousse jusqu'à Oulx, Exiles et Suse.

En 1713, le duc de Savoie, mécontent de l'Empereur, temporise, prend le vent et semble disposé à faire une paix séparée.

Berwick, tant pour l'encourager dans ses bonnes dispositions que pour porter la guerre en pays étranger, ce qui est toujours avantageux - randonne le Piémont, pendant qu'un de ses détachements enlève les barricades de la Stura et prend Démonte.

Il est envoyé ensuite en Espagne et rentre juste à temps pour intervenir dans la rédaction des clauses du traité d'Utrecht.

Il trouve « que les articles de paix étaient sur le point d'être réglées et que l'on abandonnait à la Savoie toutes les hautes vallées au-delà du Montgenèvre, comme si elles n'étaient d'aucune valeur. »

« Je les connaissais trop bien », dit-il, pour ne pas me « croire obligé de représenter au Roi, qu'il ne convenait pas d'abandonner un si grand et si beau pays sans tacher d'avoir au moins quelque chose d'équivalent. Je conseillai donc de demander la vallée de Barcelonnette, qui nous était d'un grand avantage pour la facilité de nos navettes sur cette frontière et pour défendre l'entrée de la Provence et du Dauphiné. »

Au traité d'Utrecht, la France gagnait l'Ubaye.

Elle perdait tous ses débouchés en Piémont : Suse, Saluges, Château-Dauphin.

Le Comté de Nice et la Savoie débordaient maintenant la défense de Briançon, devenue place frontière.

1744

1744. La guerre de succession d'Autriche est marquée dans les Alpes par un raid audacieux qui mérite de retenir l'attention

Nous sommes dans la deuxième phase de la guerre. La succession d'Autriche n'est plus en cause, mais les alliés franco-espagnols continuent à régler leurs vieux différends avec la maison de Savoie - plus exactement avec le royaume de Sardaigne, le duc de Savoie étant roi de Sardaigne depuis 1720 (Madrid).

Victor Amédée II est mort en 1732. Le roi de Sardaigne est Charles Emmanuel III, fils de Victor Amédée.

Le Commandant de l'armée des Alpes est le prince de Conti avec, comme chef d'état-major ou plutôt comme conseiller technique Bourget.

Après de longues discussions pour savoir si l'on attaquait le Milanais - comme le veulent les Espagnols - le Piémont, comme le demandent les Français, et après un échec en Milanais, on revient au Piémont.

La manœuvre est normale :

- concentration à Briançon, Guillestre, Tournoux.
- Déploiement du Col de Sarbacane au Longet.
- Diversion - Attaque sur Oulx et Exiles
- Attaque principale par la Stura. Objectif : Coni.

Jusqu'ici, tout est classique et ne fait l'objet d'aucune dépense excessive d'imagination.

Ce qui est brillant et nouveau, c'est l'exécution.

La difficulté d'une attaque par la Stura, c'est l'enlèvement des « Barricades », défilé fortifié entre Bersezio et Ponte Bernado.

On décide de les tourner et l'attaque forme huit colonnes.

1°) Saint-Etienne, Col de Sarbacane, vallon de Saint-Bernolf, puis Pianche et Vinadio.

2°) Vens, Ravin de la Tortissa, col du Fer, Vallon de Ferrieres, Ponte Bernado.

3° et 4°) Col de la Madeleine, Bersezio. Une colonne par le chemin du Lauzanier puis la rive droite de la Stura, la seconde au fond de la vallée,

5°) Oronaye, Col du Roburent, Nodo del Mulo, Pietraporzia

6°) Maurin, le col Mary et la Maira

7°) Guillestre, Ceillac, Col du Cristillan, puis : Col de chabrières, la Varaita.

8°) La dernière colonne se porte sur le Col du Longet puis fait demi-tour et suit la 6° par le col Mary, L'opération réussit brillamment. Toutes les colonnes font facilement leur jonction, les « Barricades » sont enlevées sans coup férir. Seule la 7° avait perdu du temps à enlever les redoutes de Pietra Longa et de Caballo, dans la Maira.

Ce passage des Alpes, dit le Général Lugand, est un des plus remarquables qui aient jamais été exécutés. Malheureusement les résultats en furent compromis parce que Conti, malgré Bourget, perdit son temps et ses forces au siège de Coni au lieu de courir sus aux Piémontais. Surpris par les neiges, il dut rentrer en Dauphiné.

Puisque nous parlons de Bourget, il est utile de signaler la critique qu'il fait de la position de Tournoux. La rocade, à son avis, n'est pas suffisamment défendue en profondeur et il signale comme dangereux le Plateau de Mallemort et le Col de Mirandol.

On peut remarquer également que pas plus dans cette campagne que dans les précédentes, les cols des Monges et du Sautron n'ont pas été utilisés pour passer de l'Ubayette dans la Maira. Je n'en saisis pas la raison et laisse cette question à vos méditations.

1 7 9 2

La vallée, complètement calme depuis la guerre de Succession d'Autriche connaît un regain de vie militaire pendant la Révolution.

En septembre 1792, la France occupe la Savoie et le Comté de Nice. Entre l'Armée du Midi et celle du Centre, un corps de liaison tient l'Ubaye.

Les voies et les moyens de communication n'ont pas changé. Ils sont même moins bons car, si nous avons remarqué que les guerres améliorent les chemins, il n'en est pas de même des Révolutions.

Temps troublés, troupe composée de milices ou de volontaires commandées par un Soviet de représentants du peuple.

Généraux de second ordre - du moins - Sarracadairec, les frères Rossi (Antonio et Camille).

Cette campagne confuse ne mériterait pas l'attention si l'on y remarquait une orientation nouvelle du plan de défense dans le sens de l'échelonnement en profondeur. Peut-être l'influence des idées Bourget, peut-être plus simplement, la crainte qu'a le commandement qui n'est pas très sûr de la solidité de ses troupes, de se laisser surprendre.

Les troupes françaises occupent les deux camps traditionnels du Roux en Queyras et de Tournoux, mais, en avant de la position de résistance nous voyons établir une position des Avant-Postes qui passe par le Sautron, Tête Dure, Maison-Méane et la Crête des Bals. Les Sardes tiennent la Signoura, le col de la Madeleine et l'Enclausette.

Les opérations se bornent à des coups de main. On attaque on perd et on reprend Maison-Méane et Tête Dure.

Si cette campagne de 1792-1893 n'offre guère d'intérêt tactique, on peut tout de même en tirer des enseignements au point de vue Alpin.

Nous y voyons à peu près tout ce qu'il ne faut pas faire.

La troupe est peu entraînée, le cadre ne connaît pas la montagne. On envoie des hommes occuper une position sans leur assurer aucun abri. Les ravitaillements ne sont pas préparés. On apporte l'eau et le bois à dos d'homme. Ni les évacuations, ni les relèves ne sont réglées.

Résultat : Bien que les pertes dues au feu soient insignifiantes, les effectifs fondent à vue d'œil. Le camp de Tête Dure dévore les bataillons. Le bataillon des Basses-Alpes doit être relevé et renvoyé à Tournoux au bout de deux jours, il a perdu les trois quarts de son effectif.

Danger de l'improvisation en montagne.

1882

1882 -Crispi -La Triple Alliance

L'attention de l'état-major français est de nouveau appelée sur le front des Alpes.

Cette fois la perméabilité de l'Ubaye a changé. La route nationale N° 100 de Montpellier à Coni est construite. Commencée sous l'Empire elle a été terminée vers 1840 et la première voiture a pu passer de Gap à Barcelonnette. (1)

(1) *La route de 1840 ne passait pas par le tracé actuel. Elle traversait la Durance à Espinasse, passait à la Bréole et au Lautaret et rejoignait le tracé actuel au Lauzet. En 1880, on rectifia ce tracé pour prendre l'itinéraire actuel. En 1882, la route était faite, mais pas le pont de l'Île de Rousset et l'on passait la Durance en bac.*

Il n'y a plus de « tourniquet » au Lauzet,

Conséquence : L'ennemi qui ne disposait, jusqu'ici, que du seul axe d'attaque Coni -Col de Vars - en a maintenant deux.

Qui dit "Route" dit aussi possibilité de transporter à pied d'œuvre autant d'artillerie que l'on voudra et autant de munitions qu'il sera nécessaire.

Les rocade de la défense se sont améliorées aussi :

- vers Vars, une bonne route monte jusqu'au col. Du col à Sainte-Marie, sentier muletier. A Sainte-Marie, la route reprend.
- vers la Haute Ubaye, route jusqu'au Castelet. Bon muletier jusqu'à Maurin, vers Fouillouze, le pont du Castellet est en construction.
- vers le Sud, bonne route de Barcelonnette à Uvernet, sentier muletier d'Uvernet à Calmars où la route reprend.
- d'Uvernet à Bayasse, route étroite, puis sentier muletier par la Cayolle jusqu'à Guillaume où l'on retrouve la route.

Pour parer à la nouvelle menace, il faut

- échelonner la défense en profondeur.
- construire des ouvrages capables de résister à l'artillerie ennemie.

~ améliorer les rocade dont le débit doit être au moins égal à celui de l'axe d'attaque.

- construire des abris d'infanterie.

C'est le plan de Défense qui sera exécuté de 1882 à 1890.

Il comporte :

Un programme de travaux défensifs (ouvrages d'Artillerie).

Le Fort de Tournoux, déjà amélioré et renforcé de 1847 à 1862 comprend : la Batterie XII, le fort moyen et le fort supérieur. On y ajoute deux batteries aux Caurres qui seront armées de 7 canons de 120 et de 6 canons de 95.

Serre de L'Aut est mis en chantier pour 4 pièces de 95 Vallon Claous est commencé, pour 4 pièces de 95.

Les deux batteries de Roche-la-Croix sont commencées en 1884.- 4 pièces de 155 et 2 de 95 pour l'une, 2 pièces de 155 et 2 de 120 pour l'autre (la supérieure).

Cuguret est mis en chantier en 1884 pour 4 pièces de 95.

Virayse est commencé. J'ignore son armement, probablement 2 pièces de 9.

Un barrage en abatis, à réaliser au moment opportun, est prévu en amont de Meyronnes. Il s'appuiera d'une part sur Roche-la-Croix, de l'autre sur un ouvrage à faire au plateau de

Mallemort. Cet ouvrage n'a jamais été construit et seule la batterie actuelle de Mallemort en marque la place.

A Saint-Vincent on améliore le fort Joubert et on lui donne des possibilités de tir qu'il n'avait pas vers la vallée de l'Ubaye et le Lauzet. On construit les batteries de Colbas, du Chatelard et le blockhaus de la Tour.

A Restefond, on établit des emplacements de batteries.

Des abris défensifs d'infanterie sont organisés :

- baraquements de Viraysse,
- baraquements de l'Ubaye,
- Camp de Restefond,
- Camp des Fourches,
- Blockhaus de Las Planas, du Mont des Fourches et à la cime de Pelousette

Des travaux de route :

- Elargissement en route du muletier de Vars à Sainte-Marie.
- Transformation en route du muletier d'Uvernet à Colmars par le Col d'Allos.
- Route de J'ausiers à Restefond.
- Route et souterrain du Parpaillon signés du Général Baron Bergé.
- Route de Colmars à Saint-Martin d'Entraunes par le Col des Champs
- Route du fort moyen au Col de Vars par Vallon Claus .
- Route d'Enchastrayes au Col de Fours
- Route de Seyne à la Batterie de Colbas.

A ces routes s'adjoignent des sentiers utiles à la défense et exécutés par la troupe, tels :

- le sentier « horizontal » qui relie le Pas de Grégoire au Col des Orres à une altitude constant de 2300 m.

- le sentier de la Duyère à Cuguret.
- le chemin du 30^e
- le sentier du Pas de la Cavale.
- les sentiers de Girardin, du Tronchet, etc. etc...

Tous ces ouvrages et tous ces chemins existent- encore. On peut constater le soin avec lequel ont été établis les projets et le fini de l'exécution. On peut mettre chapeau bas devant ce travail-là.

A ce travail de défense s'ajoutait un réseau d'observation

-Observatoires de la ligne des Abrupts dominant Vallon Claus.

- Observatoires de la Duyère (4 postes, le plus élevé à 2860 m.)
- Observatoires de Cuguret.
- Observatoire de Mourre Haut.
- Observatoire de Mirandol.

Un réseau très complet de transmissions optiques qui fonctionnait encore en 1914 et dont le central de Serre de Laut pouvait communiquer au nord avec le signal de Girardin, la crête de la Maye et Briançon. Au sud avec le Mourre Haut. A l'ouest avec Cuguret et la batterie de Col Bas laquelle communiquait directement avec Toulon.

1 9 2 9

1929 - M. Mussolini - L'Axe Rome Berlin. Mêmes causes, mêmes effets.

La perméabilité de l'Ubaye s'est encore accrue. On n'a pas construit de nouvelles routes et le chemin de fer de Gap à Barcelonnette est resté en panne, mais les routes sont améliorées, rectifiées, élargies et la motorisation a considérablement, augmenté leur débit.

On peut amener de plus en plus vite, de plus en plus de pièces et de munitions. On peut augmenter les calibres.

Le développement de l'aviation et des engins blindés donne à l'assaillant, - même en montagne - des possibilités nouvelles,

Les roades de la Défense sont améliorées, elles aussi et permettent de déplacer plus vite des effectifs plus importants, mais cela ne suffit plus et la défense doit répondre aux facilités nouvelles de l'attaque, en prenant plus de profondeur et en augmentant la protection des ouvrages en s'assurant des moyens de feu et en se couvrant par des obstacles suffisants pour la mettre à l'abri d'une attaque massive par des engins blindés.

D'où le plan de défense de 1929. Organisation d'une position de Résistance en ouvrages modernes, très fortement protégés et pouvant résister à n'importe quels projectiles.

- organisation d'une position des Avant-Postes étayés par des ouvrages moins importants et moins protégés.
- utilisation de téléphériques pour le transport des munitions et du ravitaillement.

La réalisation de la Position de Résistance commencée en 1929 comporte :

- Ouvrage de Plate-Lombarde (infanterie),
- Ouvrage de Haut de Saint-Ours (mixte, infanterie-artillerie),
- Ouvrage de Bas de Saint-Ours (infanterie),
- Ouvrage de Roche-la-Croix (mixte),
- Ouvrage des Granges Communes (infanterie),
- Ouvrage du Col de Restefond (infanterie),
- Ouvrage de Restefond (mixte),
- Ouvrage de la Moutière (infanterie).

La position des Avant-Postes s'appuie sur :

- Le Vieil ouvrage de Viraysse, non amélioré et c'est dommage.
- Un petit ouvrage à Larche.
- Un petit ouvrage aux Fourches.
- Un petit ouvrage au Pra.

Un téléphérique à grand rendement dessert Roche-la-Croix.

Un téléphérique de campagne relie Restefond à Lans.

Un téléphérique de campagne relie les Fourches au Pra.

Et maintenant, concluons :

Nous venons de voir toute la série des Plans de Défense de l'Ubaye et nous avons pu en suivre l'évolution. Nous pouvons en tirer les conclusions suivantes :

D'abord une leçon de modestie. Avec des moyens techniques infiniment supérieurs à ceux de nos anciens, nous ne faisons pas mieux qu'eux et nous découvrons tous les jours, des vérités premières qu'ils connaissaient aussi bien que nous.

Ensuite la nécessité de la profondeur. Plus la perméabilité de la montagne augmente, plus la défense doit :

- augmenter sa profondeur.
- renforcer ses ouvrages.

Enfin la nécessité des deux principes tactiques qui domine la guerre en montagne :

- en montagne, quand on attaque, il faut le faire par tous les cheminements possibles. Si on échoue sur un point, on passera ailleurs.
- en montagne, quand on se défend, c'est de la mobilité des réserves, tout autant que de la défense immobile des ouvrages que dépend le succès.

Autrement dit :

« Dans l'offensive pour réussir, il faut, en montagne plus nécessairement qu'en terrain ordinaire, ajouter à la supériorité des moyens le bénéfice de la manœuvre et surtout de la surprise ».

« Dans la défensive, l'action des réserves est basée sur l'utilisation d'obstacles, battus par le feu, qui permettent de barrer très efficacement les voies d'accès vers l'intérieur de la position et ses arrières. L'exploitation d'une attaque ayant réussi à bousculer la défense dans un compartiment du terrain doit se voir ainsi rapidement enrayée ».

Les phrases que je viens de citer pourraient parfaitement être signées de Berwick ou de Catinat qui les ont si magistralement mises en application. Elles sont extraites de l'instruction provisoire sur l'emploi tactique des grandes unités.

5 Mars 1938

Signé : Dessaux

A N N E X E

Le 2 Septembre 1939, la mobilisation qui n'avait surpris personne en Ubaye, s'effectuait normalement. La position de résistance était terminée ou presque.

A part Granges-Communes, à peine ébauché et qui ne pouvait servir que d'abri et Restefond en cours d'armement, tous les ouvrages étaient armés, approvisionnés et prêts à tirer.

Tranquille - momentanément - vu la déclaration de non belligérance de l'Italie, le commandement en profitait pour faire exécuter un plan de travaux légers, minutieusement préparé dès le temps de paix et destiné à abriter le personnel et les armes automatiques des avant-postes, même en temps d'enneigement .

Toute une série de points d'appui était ainsi construite à Maurin, au Castelet, à Fouillouse, à Larche, aux Sagnes, aux Fourches et leur utilité devait se manifester, par la suite, de façon éclatante.

Le 10 Juin, l'Italie déclarait la guerre à la France.

Le 11 Juin, le plan de destruction jouait et la route nationale était coupée, en deux endroits entre Meyronnes et Larche.

L'Ubaye disposé pour sa défense de :

- 2 bataillons de Forteresse : 73^e et 83^e,
- 2 bataillons de 1^{re} réserve du 299^e RI
- 1 compagnie du génie,
- Une très belle artillerie comprenant :

les éléments de position du 162^e

3 groupes de renforcement.

Jusqu'au 20 Juin, aucune activité dans le secteur, hormis quelques patrouilles.

Dans la Vallée de Larche, le 22 juin, l'ennemi fort de plusieurs bataillons attaque nos avant-postes après une forte préparation d'artillerie. Il est bloqué.

Le 23, nous évacuons Maison-Méane en feu, mais nos avant-postes restent en place.

Le 24, ceux-ci résistent à l'attaque menée par des éléments appartenant à 4 régiments- italiens qui, un moment, encerclent Viraysse. En fin de journée, les Italiens se replient laissant entre nos mains 435 prisonniers.

Dans la Haute Ubaye : le 22 juin, l'ennemi attaque nos avant-postes sans succès. Le bataillon qui se présente devant Maurin subit des pertes considérables et ne peut déboucher.

Le 23 il renouvelle son attaque sur Maurin et Fouillouse, mais l'action de notre artillerie lui interdit toute progression et il nous laisse des prisonniers.

Le 24, dernière attaque italienne sans plus de succès. Nous recueillons une cinquantaine de prisonniers et un nombreux matériel.

Dans le massif des Fourches où la neige rend les opérations celles-ci se bornent, le 23 juin, à une attaque par un bataillon dans la région des Fourches après un bombardement. Là encore après avoir capturé des prisonniers, nos avant-postes sont intacts à l'Armistice.

En résumé, dans tout le secteur, notre ligne des avant-postes est intégralement conservée.

L'ennemi a engagé 4 divisions. Il nous laisse 497 prisonniers. Nos pertes sont insignifiantes (4 tués - 5 blessés), celles des Italiens sont considérables.

Juillet 1940 signé : Colonel DESSAUX